

L'HALEINE DE LA CARABOSSE

*Dans les livres,
les enfants cherchent les secrets des adultes.*

Réjean Ducharme, Le Nez qui voque

*La vie est un conte de fée qui perd ses pouvoirs magiques
lorsque nous grandissons.*

Robert Lalonde, Le Diable en personne

Une dernière histoire

Je n'avais jamais vu de paupières transpirer. Comme s'il s'agissait d'un effort insoutenable, le notaire, Monsieur Dugas, essuya le semblant de rosée qui s'était déposé sur ses verres bifocaux et ses tempes pendant la lecture du testament. Il me tendit l'épais volume en espérant que je l'en débarrasse au plus vite, soulageant ainsi ses vieilles articulations.

Le journal que me léguait mon père. Je crus que je serais parcourue d'un frisson en le prenant dans mes mains, mais rien n'arriva. C'était comme toucher la paume d'un étranger. Inconfortable, intimidant, sans tendresse. Sa couverture en cuir brun était rêche par endroits et recouvrait un lourd ensemble de feuilles dont la tranche avait dû être dorée. Quant au papier, il paraissait ancien, mais sans l'odeur dont sont habituellement imprégnés les vieux écrits, cette fragrance de poussière vivante. Il avait perdu sa mémoire de livre. Je l'ouvris donc délicatement. Comme on peut tout de même vouloir aller plus loin avec un inconnu.

C'était son écriture. Une calligraphie un peu tombante qui faisait de la surcompensation en gonflant les lettres à ventre, comme les *p* et les *b*, les *d* et les *q*, et semblait prendre un élan lors des terminaisons, des terminaisons nerveuses. On pouvait y deviner la signature d'un cardiaque. Un cardiaque Alzheimer décédé en me léguant sa

bibliothèque personnelle. Peut-être pour rattraper le temps perdu où il n'était pas là pour me lire des histoires, même s'il savait très bien en raconter aux dires de ma mère.

L'annonce de sa mort, l'exposition, l'enterrement, tout s'était passé très vite. Il avait plu. Comme dans les films tristes aux scènes de recueillement inondées et tempétueuses qui rendent les émotions des personnages diffuses et humides sur leurs imperméables noirs.

Après la mise en terre, je m'étais écartée des autres pour errer dans les allées du cimetière. Les seuls corps présents autour de moi demeuraient silencieux et sous le niveau du sol, me donnant l'impression d'être une survivante, forte, qui marchait sur le passé avec une facilité déconcertante. J'avais erré jusqu'à me retrouver devant un vieux mausolée. Jusqu'à découvrir un mur entier consacré à honorer des disparus, avec des gravures anciennes de moins en moins nettes. Ce monument n'avait besoin d'aucune chair pour se souvenir. Que la pierre et le ciel au-dessus. C'est là que mon père, William, aurait dû se trouver. L'endroit parfait pour les inconnus qui ne peuvent s'empêcher de s'évanouir dans la discrétion, et qu'on doit réinventer si l'envie nous prend de leur rendre hommage.

Je me suis longtemps accrochée à la pensée qu'une corde invisible nous reliait lui et moi. Je l'avais tendue le matin où l'on s'était vus pour la dernière fois. Même si à cette époque je l'imaginais au bout du monde, je croyais qu'il pourrait la remonter aussi facilement qu'une araignée qui sent sa toile vibrer sous ses pattes. Un petit coup de fil et il accourrait. J'avais tiré de toutes mes forces pour le ramener. En vain. Il avait dû attacher l'autre bout de sa corde à un objet lourd pour se sauver totalement de moi; à son journal peut-être, qui avait donné des sueurs au notaire. C'était tout ce qui restait de lui.

La péremption des sésames

Petite, quand j'étais malade seule dans mon lit, je me réconfortais en me racontant des histoires sur mon père qui me rapportait un remède miracle. Il devait parcourir plusieurs déserts pour obtenir une potion magique connue d'un chaman demandant d'étranges sacrifices. Une fois absorbé, le liquide me sauverait et me donnerait une magnifique chevelure blonde. Quelques fois, seuls les effets d'une fleur unique qui poussait dans un royaume sous-marin protégé par des bêtes visqueuses et carnassières pouvaient me permettre de retrouver l'usage de la parole, que je perdais quand Maman me laissait trop longtemps dans ma chambre avec le thermomètre sous la langue. Ou encore, mon chevalier paternel devait se souvenir d'une chanson ou d'une comptine oubliée et la réciter afin que je ne perde pas mon âme, promise à un démon barbare qui exploitait les enfants dans une mine de charbon.

Ces virus s'attrapaient au contact des livres. Tournant les pages pendant que la fièvre s'emparait de moi, je sentais mon cœur se rétrécir et ne former qu'un petit sac de graines toutes sèches, des sésames qui avaient besoin d'un mot magique pour éclore. Si ça se trouve, j'ai encore des grains de pedaliaceae sur le cœur, tous périmés.

Les histoires pour enfants, malgré leurs récits si souvent massacrés par les adultes qui croient que l'on ne les écoute qu'à moitié, me transportaient ailleurs. J'ai cru avec plaisir à toutes ces fées vaniteuses, orgueilleuses et idiotes, qui manipulaient la destinée des jeunes filles, les faisant rencontrer des princes dits charmants, souvent même après leur mort – comment ne pas se demander si le prince de Blanche-Neige et celui de la belle qui dormait dans les bois n'étaient pas un peu nécrophiles ? J'ai aussi cru que toute reine désirant ardemment enfanter sacrifiait son sang pour dessiner son nourrisson dans la neige, y exposant le portait rouge de l'enfant à venir; cette certitude ayant sans doute été forgée par le récit maternel de ma naissance, ponctué d'hémorragies et de douleurs, d'une femme qui se déchire et accouche seule en plein mois de janvier.

Je possédais le karma d'une princesse coincée avec son petit pois. J'étais couchée sur mon matelas, inconfortable. Rêvant de grenouilles et de fées. D'un géant et d'un tailleur. De carrosses et de souris. La réalité m'irritait jusque dans la colonne vertébrale. Le monde était mis à plat, tout plat. Sauf dans ces livres dont les pages formaient de petites vagues qui appelaient ma curiosité. J'avais la piqûre pour tout ce qui me semblait pointer vers une existence cachée, sous la vie ordinaire, qui permettait de voir un monde réenchanté.

Cette faiblesse malade pour les histoires me venait probablement de mon père. Le volume dont je venais d'hériter contenait plusieurs contes originaux qu'il avait composés durant un voyage en Allemagne, certains encore à l'état de brouillon, avec des indications dans les marges, des passages biffés et des petits points d'interrogation courant un peu partout sur le texte, pointant, comme des béquilles, les mots qui auraient besoin d'assistance.

Le vieux grimoire brun était là pour me rappeler notre fatale dépendance aux mots. Notre lecture ininterrompue du monde. Notre besoin maladif de décortiquer le moindre signe comme s'il s'agissait d'un crustacé.

J'observais douloureusement les dernières traces du crabe lorsque Monsieur Dugas m'apprit que d'autres gens s'intéressaient au journal. La dernière femme de mon père, Nora, touriste éternelle qu'il avait rencontrée durant un vol transatlantique, aurait bien aimé en avoir une copie pour leur fille.

Lettre du père

Ève, tu dors profondément, comme un ange, un ange qui fait ses nuits, parfois huit à dix heures sans pleurer, et je ne vois pas ce que cela peut avoir de si bien, ce silence, mais je dois m'y faire, et ne pas bouger, de peur que le bruit de ma plume sur le papier n'égratigne ton sommeil, quand j'ai tant besoin de te raconter quelque chose, un petit quelque chose sur toi, sur moi ou sur rien, mais raconter fait trop de bruit.

Je voudrais commencer par décrire le berceau où tu dors, parce qu'il doit s'y cacher un élément essentiel pour saisir ton sourire. Si simple. Dans les contes que je voudrais te lire, ou t'écrire, mais qui font trop de bruit, la magie opère en effet dès le berceau, où l'enfant reçoit ses dons, son petit manuel d'instruction et ses bonus de vie; beauté ou bonté, grâce ou grasse, mais intelligente. Ce berceau conserve le surplus féérique des formules perdues ou des sorts lancés en ricochet par les carabosses en tout genre. C'est aussi là que dort, près du poupon, tout le pouvoir de la transformation. Le petit lit, premier vaisseau que l'enfant emprunte dans sa quête, où il rencontre son destin, est l'un des seuls endroits où on l'observe avec soin. Avant qu'il ne devienne lui-même. Et c'est peut-être cela qui est magique.

Comme toi, dans ces histoires, le bébé à hochet tente, intrigué, de laisser tomber le jouet à l'extérieur du couffin. Pour voir ce qui se passera. Quelques fois, le hochet est en or. L'intrigue est lancée dans une cour royale. Pour d'autres, nés d'un ménage plus dépourvu, vivant dans une chaumière reculée de tout, il n'y a que des cailloux blancs à lancer. Ils n'auront jamais rien d'autre pour se retrouver. Mais ce n'est pas si important, car une histoire débute tout de même.

Les contes se laissent attraper comme n'importe quelle maladie, ou n'importe quel papillon. Crois-moi.

Ève, tu ne pleures toujours pas. Ton sourire s'efface. Je suis parti maintenant, et c'est ce qui me reste de toi. Tu es un enfant qui dort et qui ne se réveille pas en moi.

L'œil

J'avais cinq ans quand mes souvenirs imparfaits de la vie partagée avec mon père se sont mis à s'effriter ; jusqu'à ce qu'il ne persiste plus dans ma mémoire que quelques bribes d'une voix inoubliable et puissante qui aurait pu être la sienne. En parcourant rapidement le livre légué, je m'imaginai guidée par son chuchotement sourd qui s'attachait à certains passages et se détachait ailleurs. Une trame de fond incomplète qu'il avait laissé avant de partir. Une peinture émaillée qui ne recouvre plus l'ensemble, mais dont on reconnaît la couleur d'origine. Impossible de me rappeler ses traits avec précision. Il demeurerait prisonnier à jamais de ses habits noirs, trop communs, et sans odeur, comme la couverture de son journal.

Je pris le temps de lire quelques phrases, sans en retenir un traître mot. Pendant que le notaire griffonnait pour la forme dans le haut de son formulaire, Maman se tortillait sur sa chaise. Blanche n'aimait pas les livres. Elle regardait l'amas de papier comme un vieil ennemi qui serait mieux au fond d'un bac de recyclage, en le désintégrant des yeux.

Difficile pour elle de comprendre pourquoi William, parti depuis une vingtaine d'années, était revenu récemment dans la région où nous habitons. Il avait fini ses jours près de nous, sans nous le faire savoir. Il s'était d'abord loué un appartement à une quarantaine de kilomètres de la maison de Blanche. Le propriétaire s'appelait Lou, un ancien ami de mon père qui ne savait pas tout de son passé; ma mère et moi faisons partie de ces segments inconnus. Lou avait croisé Nora et la petite Léa, ma demi-sœur que je n'avais jamais rencontrée, lorsqu'elles revenaient se poser quelques jours entre leurs voyages, des fois un seul week-end aux deux mois. William accueillait ses deux oiseaux avec bonheur.

Il semblait heureux, mais il se mit à oublier de fermer le gaz de la cuisinière. Le soir, les voisins se plaignaient du bruit. Il faisait jouer de vieilles cassettes, le volume poussé au maximum. Avec des gens qui parlaient en allemand, et ça faisait peur à la locataire du bas, dont un ancêtre était mort durant la Shoah. William chantait des berceuses parmi ces échos

étrangers, comme s'il essayait de consoler un bébé imaginaire. Pire, il oubliait de payer le loyer. Nora constata rapidement que ce retour aux sources avait un effet pervers et violent; l'état mental de son homme se dégradait, son cerveau avait amorcé une manœuvre de marche arrière.

Elle dut se résoudre à lui trouver une résidence accueillant les gens avec des troubles cognitifs sérieux. Cette résidence, ironiquement, n'était qu'à deux rues de la bibliothèque où je travaillais. Je pouvais la voir tous les jours.

Monsieur Dugas nous fit part des détails entourant la découverte du journal. Une préposée l'avait trouvé dans les poubelles la journée de la mort de mon père. Telle une lectrice curieuse, elle n'avait pu s'empêcher d'y jeter un œil. Mon nom était écrit sur la page de garde du manuscrit, comme une ultime dédicace. Il m'était donc revenu. Ma mère sourcillait. Elle voyait tout de son mauvais œil, et cela n'avait rien à voir avec l'ésotérisme, ni même avec son caractère. Je pouvais dire lequel, c'était le droit. À la suite d'un accident, qui devait dater de sa jeunesse — elle n'en avait jamais parlé —, ma mère portait un œil de verre, fixé en permanence sur ma conscience, j'en étais sûre.

Le notaire, lui, avait l'air amusé. *C'est original. Vous vous écrivez des histoires. Et les faites passer aux survivants. Je devrais inclure cette clause dans mon propre testament.* Horreur. Un notaire heureux de retoucher ses dernières volontés, ce devait être son passe-temps. Juste avant que Blanche quitte son bureau, il la retint quelques secondes, en s'excusant, je ne sais trop pourquoi, et en lui faisant un clin d'œil humide auquel ma mère ne comprit rien.

Anne, ma tante Anne

Je repartis donc avec le journal de mon père. Il pressait le fond de mon sac en toile; de l'extérieur, les arêtes étaient clairement définies. Ce poids sur mon épaule me rappelait les devoirs encombrants ramenés de l'école à la maison. Le livre écrasait les vêtements de rechange que j'avais apportés, puisque j'avais prévu passer quelques jours chez ma mère.

Pendant le trajet, Blanche m'entretint de tout ce qui lui était passé par la tête durant la lecture du testament. Le notaire, elle l'avait connu jadis. Il faisait partie du groupe de musique de son école secondaire et n'avait pas toujours été aussi ennuyant, ridé et faible comme du déca. Nora, je n'avais pas à la rencontrer si je ne le voulais pas. Elle devait déjà être repartie en voyage. Elle ne s'était pas occupée de grand-chose durant les obsèques, ni avant d'ailleurs. Elle n'avait ramené qu'un sac et une robe de chambre inutile de la résidence. La seconde épouse avait abdiqué devant la première. Pour ce qui est du vieux journal en cuir, Blanche ne voulait pas qu'il touche à un seul meuble de la maison. Si elle le voyait traîner, elle le brûlerait, sans aucun avertissement.

Tout m'était dicté, sans que je ne puisse choisir quoi que ce soit. Si des univers parallèles existent, où il est possible de vivre d'autres vies potentielles découlant des diverses décisions prises, comme l'effet papillon en action, je revivrais sans doute la même vie à l'infini. L'haleine de la Carabosse me couvrait tout entière. Ma mère découpait ma destinée autour de moi, comme un patron de couture.

Tante Anne – qui venait tout juste d'emménager chez Blanche – attendait dans le salon. Elle faisait comme chez elle, les pieds nus posés sur la table basse, nous gratifiant de ses empreintes à même le mobilier. Elle était accompagnée de sa chatte, qui avait aussi laissé sa trace blanche et pelucheuse de Persan. Anne portait un large t-shirt d'un groupe rock obscur qu'elle seule devait admirer, assez long pour qu'on ignore si elle avait eu la présence d'esprit de se mettre des shorts, et sa bague avec une fausse émeraude géante que je lui ai jalosé avant de prendre conscience de la réputation mitigée du kitsch. J'étais soulagée qu'elle soit là. Ma mère prenait toujours moins de place quand sa sœur était dans

les parages, prête à tout lui céder, temps de parole, meilleur siège, verre de thé glacé et toute son attention dont j'étais libérée. C'était bien ainsi, je pourrais respirer un peu.

Anne s'était installée au sous-sol depuis sa séparation. Le *dernier* homme de sa vie, clamait-elle sans personne pour la croire. Dans sa chambre, le matelas était posé sur le sol; pas de place dessous pour les monstres, la poussière, un exerciceur gênant ou une valise trop grosse. Je me demandais où Tante Anne avait réussi à caser ce surplus embarrassant (à part pour le monstre, qu'elle devait trimballer avec elle, comme nous le faisons tous lorsque le mobilier inadéquat ne nous permet pas de nous en défaire). Car autant ma mère encensait le dépouillement, autant Anne ne jurait que par le clinquant. Elle était une reine baroque et excentrique, adulant le détail superflu et l'ornementation lourde. La pièce était passée d'un style centre de cure sans personnalité, à une chambre où l'overdose avait giclé et regagné les murs. Le beige avait été terrassé par une palette bigarrée et invasive, presque vomitive, de peinture projetée à la Pollock.

Ma tante retira une grande enveloppe qu'elle avait rangée sous le coussin du sofa, comme si elle était en train de la couvrir. Elle contenait des photos qu'elle venait tout juste de trouver dans le placard en essayant de faire un peu de place pour son système *Ab Doer*. Elle me les tendit après avoir bu d'un seul trait mon thé glacé.

Je pris les photographies et me retirai dans la salle de bain pour les examiner seule, pas tout à fait seule finalement, puisque la chatte avait réussi à glisser son long corps de contorsionniste pour sauter dans la baignoire avant que j'aie eu le temps de refermer la porte. Elle rêvait de souris aquatiques.

J'hésitais à regarder devant moi, intimidée par la glace qui recouvrait le mur du fond. À la minute où je me posterais devant lui, le miroir me dirait plein de sottises, me renvoyant l'image d'une femme abasourdie au nez un peu rouge, aux cernes abondants, qui aurait mes yeux, mais qui ne serait pas moi. Plus je me regardais, plus je me disais que je n'aurais jamais choisi cette tête-là. Impossible. J'aurais tenté une autre combinaison, plus du genre charme discret, mais consensuel, et peut-être un peu sensuel, si j'osais, comme

une beauté ignorée. De ce côté du miroir, on perdait toutefois le recul nécessaire, comme si l'on était un simple utilitaire qui regardait son moyen de transport en se demandant combien de temps durerait la route. L'image est toujours devant soi, et il faut beaucoup de caractère et d'honnêteté pour la percer et penser à ce qu'on est vraiment.

De plus, si je me regardais, je me mettais à observer mon héritage, génétique celui-là, un portrait de surplus et de manque; un nez un peu trop présent et des lèvres pas assez charnues qui me valaient toujours un regard désapprobateur de la part de ma mère. Elle voyait ces attributs comme une malédiction. *Arrête. Ne fais pas cette tête, tu ressembles à ton père.* Voilà ce que me renvoyait le miroir. Je me suis assise sur le siège avec les photos. Pendant que la chatte, elle, voulait passer à travers ce miroir, de l'autre côté, pour se retrouver, chasser son propre reflet ou lui lécher gentiment les poils, enfin réconciliée avec elle-même.

La maison miroir

Ils étaient quelques fois, une fillette jouant dans une maison où chaque mur possédait son miroir. On pouvait y saluer son reflet toute la journée en tournant de plus en plus vite sur soi-même, pour se rencontrer sans cesse.

Cette jeune fille avait l'impression de s'être cassée après avoir trop virevolté. De s'être éparpillée sur tous les murs. Elle ne voyait d'elle que des fragments. De son visage, de sa robe, de son coude, de la broche dans ses cheveux. Elle restait au centre de ses particules éclatées, constatant le gâchis spectaculaire de sa danse. Le rythme l'avait broyée en petits morceaux. Son visage grimaçait, pendant que sa robe tournoyait dans tous les sens. Son coude s'était égratigné et elle avait perdu sa broche. Était-elle la somme de ces images ? Ces pièces se détachaient-elles d'elle pour s'incarner et s'abîmer dans les miroirs ?

Jamais, au contraire des autres petites filles, les Anglaises surtout, elle n'aurait pensé à traverser ces miroirs. Les tenir à distance était déjà exigeant. Elle sentait leur résistance et leur tendance centripète l'écraser, la forçant à se regarder se déformer en des centaines de fillettes détachables.

Elle restait longtemps dans cette maison, jusqu'à ce qu'il fasse noir, que sa multiplicité se trouve ainsi éteinte, invisible. Elle sortait alors, se demandant si elle s'était récupérée en entier, si de petites parcelles de son être s'étaient retrouvées coincées dans cette mécanique d'emboîtement si parfaite de miroir dans un miroir, dans un miroir, comme un tunnel infini.

Elle vint si souvent dans cet endroit qu'on pouvait encore observer, des années plus tard, son reflet ayant usé le tain de la glace. Ceux qui y entraient découvraient avec stupéfaction son armée de jumelles qui couraient les unes après les autres, dans une ronde éternelle ; elles avaient fini par accepter leur éclatement.

Les plus curieux se penchaient vers le miroir ; ils pouvaient voir leur visage, le temps qui passe, leur naissance, leur mort, leur fragilité, leur égo.

Ces gens étaient la clôture qui se dressait devant eux.

Ils n'avaient pas encore réussi à « dépasser » leur image. Sinon, le miroir aurait été vide. Ils auraient enfin compris qu'il ne s'agissait que d'un phénomène de réflexion. Des échos corporels, une histoire de pièces détachées, d'artifices et de lumière, comme un tableau mouvant. Un conte sur soi-même. Les images ne s'en tiennent pas à la réalité, soufflait la jeune enfant démultipliée. Nous possédons tous une maison miroir. Au fond de nous, nos reflets accumulés, une panoplie de visages et de masques nous rappelle que nous ne coïncidons jamais avec une image simple. Et de le sentir si tôt peut déformer la glace, et permettre de contempler le corps passé et le corps futur. De se réaliser jeune fille poupée russe, ou jeune fille montagne russe. Fille modèle ou fille modelée.

MCours.com